

*Ecole européenne d'été - Biennale des Théories Linguistiques :
Histoire des représentations de l'origine du langage et des langues*

Ile de Porquerolles (Var)
28 août – 1^{er} septembre 2006

Journée du 1^{er} septembre 2006 « *L'origine aujourd'hui : une nouvelle synthèse ?* »

**L'origine aujourd'hui : un point de vue
(Perspective essentialiste, perspective évolutionniste et métaphores)**

R. Nicolai

Le thème de cette dernière journée « *Quoi de neuf dans la question de l'origine du langage et des langues ?* » suggère tout autant la synthèse que la réflexion prospective. N'ayant pu participer aux précédents débats et sans connaissance de ce qui a été avancé au hasard des discussions je ne saurais enchaîner sur une synthèse : c'est pourquoi, en me calant sur ce titre « à la Renfrew » de « *L'origine aujourd'hui : une nouvelle synthèse ?* » comme dans des *starting blocks* que l'on quitte au premier signal, je vais me dédouaner du handicap de ma non-participation antérieure en baptisant – égoïstement – mon intervention : « **L'origine aujourd'hui : un point de vue** ».

Donc, quoi de neuf, de mon point de vue ?

Aujourd'hui, ce qu'il y a de plus « *neuf* » dans le questionnement sur l'origine des langues et du langage, c'est tout d'abord le fait qu'il ait à nouveau été présenté¹ et qu'il ait apparemment été légitimé dans l'espace social particulier où sont censées s'élaborer les connaissances scientifiques.

Sa thématique ? Largement médiatisée, nous la connaissons désormais et il n'est sûrement pas nécessaire que je la reprenne dans le détail. Je rappelle seulement qu'en France, en ce qui concerne la problématique de l'origine des langues, elle s'est constituée au carrefour de trois domaines qui à un moment donné ont conduit à une focalisation sur ce thème des origines : l'*archéologie* avec Renfrew ; la *linguistique* avec Greenberg puis Ruhlen et la *génétique des populations* avec Cavalli-Sforza. L'échelle temporelle est différente dans chaque cas mais la perspective est bien la même.

En ce qui concerne l'origine du langage c'est l'extension hors du domaine de la biologie de la thématique plus ou moins « métaphorique » de l'évolution, appréhendée selon le cas

¹ On se souviendra de l'appel d'offre CNRS « *Origine de l'homme, du langage et des langues* », repris dans le cadre ESF (Eurocores Programme : *The Origine of Man, Language and Languages* (OMLL), www.esf.org/eurocores/) qui avait proposé quatre « axes thématiques » : (1) langues et gènes ; (2) langage et archéologie/paléontologie ; (3) langage et esprit/cerveau ; (4) langage et société... Avec, toujours en contrepoint, une focalisation conjoncturelle des linguistes sur '*l'interdit de la Société de Linguistique de Paris*' qui a fonctionné à deux niveaux : comme *objet de réflexion* dans l'histoire de la pensée linguistique et comme '*levier médiatique*' en rapport avec les dynamiques sociales corrélatives du renouvellement des questionnements scientifiques dans le domaine.

dans une perspective darwinienne ou néo-darwinienne dont Dawkins est un bon exemple, qui constitue le déclic.

Personnellement je ne suis intervenu dans le débat qu'à deux reprises et uniquement pour m'intéresser à quelques aspects de sa forme ainsi qu'à ses impliqués pour la construction des connaissances. Ici, je me fraierai un autre chemin et reviendrai par un biais différent sur le questionnement limité de 'l'origine des langues'. Apparemment moins « ambitieux » que celui sur l'origine du langage on verra cependant que la dérive à laquelle il a pu conduire tout autant que les actuels renouvellements conceptuels dans le domaine de la dynamique des langues (changement linguistique, variation, contact) permettront d'élargir le débat et nous renverront au centre des questionnements d'aujourd'hui concernant les langues et le langage.

De façon un peu caricaturale je procéderai en deux temps, en dégagant chaque fois une perspective à « questionner » avant de conclure par quelques remarques sur les limites des modèles et des explications métaphoriques. Cela ne veut pas dire que cette scansion soit la meilleure approche, ni même la plus « intéressante ». C'est simplement celle que j'ai choisi de présenter aujourd'hui. La voici :

1. Une perspective essentialiste.
2. Une perspective évolutionniste.
3. Limite(s) : métaphore et heuristique.

Il ne reste plus qu'à passer à l'acte !

1. Une perspective essentialiste.

Cela commence avec le croisement de Greenberg et Cavalli-Sforza sur le thème de la généalogie. Au départ, la question de l'origine n'était pas vraiment posée : ce n'était qu'une préoccupation accessoire, non nécessaire (d'ailleurs refoulée par le 'paradigme' structuraliste), mais qui a pris de plus en plus d'importance au fur et à mesure que l'approche s'est développée, des années '50 aux années 90'. Pour Greenberg, il s'agissait tout d'abord d'aller « plus loin » dans les connaissances de la préhistoire des familles linguistiques et des langues : soit donc, de dépasser les limites matérielles de ce que permettait la linguistique historique.

Dans un deuxième temps, la jonction avec les généticiens des populations une fois faite, il s'est agit d'assurer l'une par l'autre deux approches. Ouvrir le champ à une complémentarité interdisciplinaire censée autoriser un accroissement des connaissances empiriques.

Mais au moins l'une des approches (l'approche linguistique, pour ce que j'en connais) était '*problématique*'. Par '*problématique*' j'entends la conjonction suivante :

- une procédure uniquement fondée sur l'examen subjectif de ressemblances lexicales conjonctuellement mises en rapport (cf. Nicolai 2000),
- une procédure qui, lorsque la question à laquelle elle doit permettre de répondre n'est pas triviale, n'a pas les moyens de justifier la réponse sur la base d'arguments scientifiquement acceptables (cf. Nicolai, 2003).

Accessoirement, il pouvait s'agir de développer des hypothèses sur certaines étapes préhistoriques de notre développement culturel, linguistique et socio-économique, implicitement donc, de se rapprocher autant que faire se peut de ce que serait une information sur les origines (l'origine) comme horizon indéfini.

Malgré un battage qu'on peut attribuer à l'idiosyncrasie de quelques acteurs et en dépit d'un engouement médiatique lié à la charge de mythe auréolant cette question dans le grand public², des linguistes ont tenu à montrer les limites de cette approche.

Cela a tout d'abord passé par la mise en question par les spécialistes de la méthode des ressemblances et des modalités de son application. Mais la critique qui me semble être la plus importante – et qui cependant est celle qui est restée la plus discrète – c'est sans doute celle qui porte sur le fait que :

- tout cela a été développé sans qu'ait été repensé le moins du monde le cadre théorique traditionnel de la linguistique historique qui servait d'armature à « l'explication » de l'évolution des langues depuis le siècle dernier (*logique arborescente, division continue* comme modalité normale de l'évolution de la langue) ;
- aucun renouvellement de la réflexion sur la dynamique des langues en général n'ait été corrélatif des nouvelles propositions méthodologiques ;
- le même *a priori* « essentialiste » qui conduisait à concevoir la langue comme une entité systémique et homogène n'ait jamais été questionné.

En effet, la nécessité d'un renouvellement théorique n'était nullement ressentie au départ et Greenberg ne s'était pas donné d'autre objet que de proposer une « méthodologie ».

Aujourd'hui, c'est probablement le fait qu'il ne soit pas allé au-delà que l'on devrait regretter le plus. Ceci dit, je précise que de tels regrets ne suggèrent pas que la construction d'une 'théorie globale' doit être nécessairement recherchée : je note simplement qu'une réflexion théorique corrélatrice est une nécessaire exigence dès lors qu'il s'agit d'approfondir notre connaissance des phénomènes. Le reste vient éventuellement après.

Synthèse.

A partir de telles prémisses, les développements concernant 'l'origine des langues' – tels ou tels positionnements ou arguments pour la vraisemblance ou la probabilité de la monogénèse ou de la polygénèse des langues – même appuyés par d'autres hypothèses indépendantes sur la question de l'origine du langage (cf. Bickerton, Dessalles, Pinker, ...) n'ont guère d'autre valeur que celle d'affirmer le sentiment de leurs auteurs.

Ce que le modèle « propose » c'est, avant tout, une *construction*, une *opération* effectuée sur les données : les preuves fournies pour justifier la hiérarchie des classifications et sous-classifications sont des « matérialités construites » qui ne satisfont pas aux exigences de scientificité normalement attendues.

Certes, ce qui est construit est loin d'être une aberration : on peut effectivement penser qu'à un certain niveau de représentation et d'élaboration des phénomènes il existe un minimum d'adéquation entre beaucoup de ces constructions et une 'réalité' manifestée par de nombreuses transformations linguistiques. Mais s'il est évident que beaucoup d'évolutions

² Précisons ce qu'est la représentation traditionnelle de l'évolution des langues – dans sa version vulgate : c'est une entité qui se développe se divise, se ramifie selon une modalité potentiellement anthropomorphique renvoyée à la schématisation d'une '*filiation*'... plutôt qu'à la schématisation d'un '*héritage*'.

Le questionnement porte alors sur des entités empiriquement données, matériellement manifestées bien qu'approximativement définies, « idéologiquement » et tendanciellement caractérisées en tant que « essences », et le cas échéant, institutionnellement dénombrées. C'est tout particulièrement le cas lorsque les 'entités-langues' sont appréhendées avec un d'arrière-plan qui fait implicitement état d'une homogénéité supposée, et lorsque elles sont analysées dans cette perspective anthropomorphique qui les voit naître, mourir, prendre de l'importance, du standing, déchoir, avoir une descendance, etc.

Elles sont censées ne rien perdre de cette « nature interne » (génie, structure, fonction,...) qui transcende leurs différenciations dans la stabilisation de leur « identité » et se pérennise au cours des siècles. C'est là une représentation récurrente de l'évolution. Et dans cette perspective évolutive, c'est la 'langue' conçue dans sa globalité qui est l'unité de référence.

peuvent être appréhendées à travers le modèle arborescent on sait aussi aujourd'hui que, malgré son poids historique, il n'est pas certain qu'il représente le cadre princeps de l'évolution des langues dans sa généralité. On constate aussi que la force de la réduction qu'il implique est suffisante pour oblitérer d'autres approches ou minimiser d'autres dynamiques que celle que suggère l'évolution aveugle des changements phonétiques, plus ou moins corrigée par le jeu (l'ajustement) de pressions systémiques, de quelques facteurs sociolinguistiques et de l'impact de quelques contraintes psycho-neuro-cognitives. En conséquence le « forçage » de la structure logique du modèle arborescent ne conduit pas nécessairement à éclaircir le questionnement des origines³.

La référence à des langues conçues comme des entités stables (anthropomorphiquement et/ou structurellement caractérisées) a longtemps conduit à négliger la recherche sur la fonction et l'action des *acteurs* et/ou *agents* qui sont censés actualiser ces langues, ou à la cantonner dans des secteurs plus ou moins clos, sinon donnés comme marginaux (sociolinguistique, créolistique...). Et aujourd'hui, dans un monde post-structuraliste, il devient banal de se demander si détacher trop naïvement les phénomènes 'langues' des acteurs/agents qui les manifestent est une bonne opération méthodologique pour comprendre ce qui se passe dans l'interaction qui génère leurs transformations. Pour résumer :

- *Au niveau de la classification*, les méthodologies qui ont pris en charge les recherches ont allié l'application d'une apparence d'objectivité (en rapport avec la collation de « données empiriques » les plus élémentaires : listes, etc.) et une approche interprétative à la fois intersubjective et auto-construite (en rapport avec la sélection et la mise en lien des unités sur la base de ressemblances et d'élaboration de formes induites ; un type d'*insight* et de construction gestaltiste peut-être).
- *Au niveau de la reconnaissance des phénomènes*, les modalités qui, dans l'évolution des langues, mettent en évidence l'activité, l'action – et éventuellement l'activisme – des locuteurs ont été aveuglées : les effets des contacts, les phénomènes de diffusion linguistique, l'importance des plurilinguismes, la réalité des langues émergentes non-généalogiquement (régulièrement) dérivables d'une langue préalablement identifiée, etc. n'ont fait l'objet d'aucune prise en compte sérieuse, et *a fortiori*, d'aucune théorisation. Le positionnement complexe des locuteurs à la fois comme *acteurs* et comme *agents* n'a pas été traité.
- *Au niveau de la construction des représentations*, l'élaboration apparemment indépendante d'une « idéologie » des langues qui meurent⁴ (perception convenue, comptable et muséographique, focalisée sur les langues en tant qu'objets et corrélativement, thématique institutionnellement bien financée) s'est renforcée, sans pour autant avoir été mise en regard des phénomènes d'émergence de langues nouvelles, mixtes ou non (perception davantage focalisés sur des procès d'élaboration complexe dans des populations d'acteurs), remodelée par le contact ou non. La fonction sociétale de cette idéologie-là mériterait toutefois une recherche particulière.

On doit donc se rendre à l'évidence : la pauvreté (ou plutôt l'absence de renouvellement) de la réflexion théorique, corrélative à la recherche et la faiblesse des approches empiriques a figé la recherche et limité le développement des connaissances à un jeu sur des représentations plus ou moins convenues : il est très difficile, lorsque les « apparentements » ne renvoient pas à une historicité et n'ont pas de caractère d'évidence, de savoir si les

³ Pour une étude de cas empiriquement documentée et une réflexion sur ce thème, je renvoie à Nicolai (2003).

⁴ Au même titre que la métaphore des « bibliothèques qui brûlent » dans le registre de la collation des traditions orales.

constructions élaborées dans ce cadre d'analyse ont une autre valeur que celle d'une construction arbitraire, fonctionnant, finalement, selon un effet gouttière (de *drift* ou de *chréode* pour faire plus savant en renvoyant à une autre catégorie de modèles⁵ !), pour tout simplement pérenniser sa forme dans une interaction continue avec les acteurs qui la reconnaissent (veulent bien la reconnaître) à travers un procès ordinaire d'homéostasie, stabilisateur dans leur milieu...

Mais peut-être est-il temps maintenant de s'intéresser à un autre des 'paradigmes' d'aujourd'hui : la perspective évolutionniste.

2. La perspective évolutionniste :

Nous savons que le 'paradigme' évolutionniste est essentiel pour le développement des conjectures sur l'origine du langage en rapport avec l'émergence de Homo Sapiens mais, à une échelle beaucoup plus réduite, il est aussi utilisé pour rendre compte de l'évolution des langues. A partir de là, il devient pertinent pour suggérer des éléments de réponses en rapport avec la question de leur(s) origine(s).

Le nouvel « objet intéressant » sera la dynamique des langues, tout particulièrement le changement linguistique. *A priori*, il est concerné par la recherche de causalités (déterministes ou non, matérielles ou logiques), ce qui conforte le lien avec le questionnement des 'origines'.

Un bon exemple de cette visée est sans doute l'approche de W. Croft (2000) que je présente ici. En se référant à Dawkins et Hull, Croft propose un modèle unifié de la variation et du changement linguistique. Je précise qu'il n'est pas le seul à avancer dans cette direction, et sans aucun souci d'exhaustivité je cite Mufwene avec un développement sur l'écologie des langues dans laquelle il s'agit de « *penser la langue comme une espèce* », Enfield avec une réflexion sur « *les signes linguistiques en tant que contagieux* ». Autant d'auteurs qui ont aussi commencé à baliser ce champ hautement « suggestif » et prennent en compte un niveau infra-individuel dans le champ de pertinence des 'acteurs/agents' de l'évolution.

Les unités de base.

Pour Croft, les *langues* sont des entités historiques constamment évolutives qui n'ont rien à voir avec les catégorisations taxonomiques : les langues ne sont pas des 'types'. On en déduira sans peine qu'elles n'ont aucune vocation nécessaire à évoluer selon la seule modalité arborescente retenue par la perspective essentialiste.

Vus sous un certain angle, les *changements linguistiques* se transmettent selon une dynamique voisine de celle introduite par Dawkins lorsque, avec la notion de mème⁶, il suggère une extension possible de la notion de gène au domaine culturel, ou E. Morin avec celle d'« être noologique »⁷. Point de vue qui croise la thématique générale de la « contagion des idées »⁸ et rend pertinente la distinction entre explication infra-individualiste ou explication individualiste⁹.

Développant sa théorie (*Theory of Utterance Sélection*), il définit la **langue** comme « *une population d'énoncés dans une communauté de discours* », soit comme l'ensemble des

⁵ Théorie des catastrophes, du chaos, etc.

⁶ R. Dawkins, [1976] 2003: 261. « *on trouve des exemples de mèmes dans la musique, les idées, les phrases clés, la mode vestimentaire, la manière de faire des pots ou de construire des arches. Tout comme les gènes se propagent dans le pool génique ... les mèmes se propagent dans le pool des mèmes, en sautant de cerveau en cerveau par un processus qui, au sens large, pourrait être qualifié d'imitation.* » Puis, citant N.K. Humphrey : « *les mèmes devraient être considérés techniquement comme des structures vivantes, et non simplement comme des métaphores* ».

⁷ E. Morin, 1991 : 113 et sv.

⁸ Cf. D. Sperber, 1996, 1997.

⁹ Cf. Sperber, 1997 : « *Les individus (dont le comportement est aussi, bien sûr, un élément d'explication) sont des lieux où se produisent ces processus infra-individuels, mais ils n'en sont pas les agents* ».

énoncés produits et compris par une communauté linguistique particulière. Il se démarque ainsi d'une définition essentialiste qui se fonderait sur la notion traditionnelle de phrase.

L'*interaction communicative* entre locuteurs et auditeurs dans la communauté de discours est 'sexuelle' : les langues et leurs locuteurs forment des populations au sens biologique. De la *langue* est produite lorsqu'un locuteur communique avec un auditeur (double sens du terme '*intercourse*').

Les *énoncés* auxquels il fait appel n'ont rien d'abstrait, ce sont des entités concrètement manifestées (des *tokens*) : il ne s'agit donc ni d'énoncés au sens foucaldien, ni d'aucune espèce d'énoncé-type. Dans sa perspective, ce sont les équivalents des molécules ADN en biologie. Un **énoncé** est défini comme *une occurrence actuelle particulière produite par un comportement humain dans l'interaction communicationnelle (c'est donc une chaîne phonique) telle qu'elle est prononcée, grammaticalement structurée, sémantiquement et pragmatiquement interprétée dans son contexte.*

Ceci étant, on sait que la molécule ADN est composée par une séquence de gènes. L'énoncé, lui, sera composé d'une séquence de **linguèmes**. Un linguème est donc une unité de la structure linguistique incluse dans un énoncé particulier. Comme un gène, il peut être hérité à travers une répliation : le linguème est donc l'unité qui se réplique. Il est le *réplicateur* dans le procès élémentaire de sélection linguistique au même titre que le gène est le réplicateur dans le procès de sélection biologique.

Parallèlement, on doit admettre l'existence d'un *pool de linguèmes* : c'est l'équivalent du pool génique et c'est une notion qui prend de l'importance (cf. le 'feature pool' de Mufwene). Ce *pool de linguèmes* contient l'ensemble des linguèmes (comprenant toutes les variantes) que l'on peut rencontrer dans une population d'énoncés.

A cela, il faut encore ajouter les *interacteurs*. Ceux-ci sont les entités qui interagissent avec leur environnement de telle façon que cela rende différentielle la répliation. Ce sont les locuteurs qui sont les interacteurs dans le domaine linguistique.

Quant à la **grammaire**, dans la perspective de Croft, il ne s'agit pas d'une grammaire générative au sens technique où cela conduirait à caractériser un ensemble de phrases admissibles. C'est autre chose : *une structure cognitive dans l'esprit du locuteur. Elle contient sa connaissance sur sa langue ; c'est la structure qui est utilisée dans la production et la compréhension des énoncés. La grammaire de chaque locuteur est acquise sur la base de la sous-population de langue à laquelle il est exposé. Ainsi chaque locuteur aura une grammaire sensiblement différente !*

Le procès de l'évolution.

On considère en général que l'**évolution** est un procès qui connaît deux étapes : la **répliation altérée** des répliateurs et la **sélection** des interacteurs. Le changement linguistique est lui aussi un procès en deux étapes : tout d'abord l'**innovation** et ensuite la **propagation**.

La **répliation altérée** conduit à l'existence de **variantes** issues d'un unique linguème (à rapprocher des **allèles** en biologie). Ces variantes deviennent habituellement les variantes d'une unique **variable** linguistique : il s'agit des différents moyens de dire la même chose aux niveaux phonologique, lexical, morphosyntaxique. Lorsque des linguèmes variants apparaissent, alors ils peuvent être répliqués différentiellement, conduisant ainsi à leur propagation ou à leur élimination. Ce procès est celui de la **sélection**.

Dans la langue, la **sélection** n'est pas (juste) l'extinction ou la **prolifération différentielle** des locuteurs eux mêmes qui conduit à la **perpétuation différentielle** des structures linguistiques trouvées dans les énoncés : *puisque on sait que les formes linguistique, et les langues elles-mêmes peuvent mourir sans que leurs locuteurs meurent et que les locuteurs peuvent abandonner leur langue et changer pour une autre ; ou cesser*

graduellement de l'utiliser en faveur d'une autre (on remarquera que ce constat suggère un écart évident avec les pratiques heuristiques de ceux qui, dans une perspective essentialiste, tentent de fonder des conjectures sur l'origine des langues en s'appuyant sur hypothèses d'éventuelles corrélations langues - gènes).

Suivant la linguistique socio-historique, Croft postule aussi que le procès de sélection est essentiellement un procès social. Il retient que les **variantes** d'une **variable** linguistique peuvent avoir des valeurs sociales associées et les locuteurs sélectionnent les variantes qu'ils utilisent (pour les répliquer) dans leurs énoncés particuliers sur la base de ces valeurs sociales : prestige manifesté ou masqué, relation sociale du locuteur et de son interlocuteur, etc. *C'est cela qui conduit à la perpétuation différentielle des réplicateurs pertinents*, c'est-à-dire à la survie ou à l'extinction des structures linguistiques dans les énoncés. En d'autres mots, ce sont les facteurs sociaux qui, dans la sélection, jouent le rôle que les facteurs écologiques jouent en biologie.

Enfin, la perpétuation d'une structure linguistique particulière dans les énoncés est directement dépendante de la survie des structures cognitives qui, dans une **grammaire**, sont utilisées par les locuteurs en produisant des énoncés de cette structure. La survie des structures cognitives dépend de leur **accrochage** (*entrenchment*) dans l'esprit. Le changement en proportion des variantes de la variable linguistique en usage est apporté par les changements dans les degrés d'accrochage de ces variantes dans les grammaires des locuteurs.

Dans le paradigme de la sélection, le tableau synthétique que je reproduis ici d'après Croft (2000 : 38) montre les parallélismes entre les paradigmes particuliers de la sélection en biologie et en linguistique.

<i>Generalized theory of sélection</i>	<i>Paradigm instantiation of selection in biology</i>	<i>Paradigm instantiation of selection in language</i>
<i>Replicator</i>	<i>Gene</i>	<i>Lingueme</i>
<i>Replicators in populations</i>	<i>Gene pool</i>	<i>Lingueme pool</i>
<i>Structured set of replicators</i>	<i>String of DNA</i>	<i>utterance</i>
<i>Normal replication</i>	<i>Reproduction by interbreeding</i>	<i>Utterance production in communication</i>
<i>Altered replication</i>	<i>Recombination, mutation of genes</i>	<i>Mechanisms for innovation</i>
<i>Alternative replicators</i>	<i>Alleles</i>	<i>Variants</i>
<i>Locus for alternative replicators</i>	<i>Gene locus</i>	<i>Linguistic variable</i>
<i>Interactor</i>	<i>Organism</i>	<i>Speaker (including grammar)</i>
<i>Environment</i>	<i>Ecological environment</i>	<i>Social-communicative context</i>
<i>Selection</i>	<i>Survival and reproduction of organisms</i>	<i>Entrenchment of convention by speakers and its propagation in communication</i>

La langue retravaillée.

Qu'apporte cette approche ? Sommes nous désormais arrivés à un terme ? Pouvons nous conclure à un « aujourd'hui évolutionniste » ? Rien n'est moins sûr. Mais tout dépend du point de vue auquel on se place. Du point de vue du 'spécialiste' des changements

linguistiques, il n'est pas sûr du tout qu'une perspective néo-darwinienne apparemment aussi étroitement décalquée de la génétique et assortie du renouvellement terminologique subséquent soit effectivement corrélative d'un vrai changement conceptuel. Entendons par là un renouvellement qui apporterait une meilleure compréhension des dynamiques linguistiques, rendrait mieux compte des phénomènes ou en ferait apparaître de nouveaux qui n'auraient pas déjà été appréhendés à travers d'autres modélisations : il y a donc là un travail critique à faire sur l'exportation du modèle. Mais en l'état, et du point de vue qui nous intéresse ici : celui du questionnement sur les origines, cette approche est intéressante car :

- *Elle apporte du nouveau.* En effet, de la saisie essentialiste à la saisie évolutionniste nous semblons avoir avancé avec :
 - *une nouvelle saisie des dynamiques linguistiques*, la saisie évolutionniste conduit à réfléchir sur la nature de la langue avec ce choix de ne plus l'aborder comme un organisme ou une entité qui se transforme mais comme une population qui se modifie sous le double effet des choix sociaux des locuteurs et du feed-back des usages ; le tout selon un processus qui conjoint à la fois des dynamiques cognitives (dont l'*entrenchment* de Croft, le *typological noise* de Enfield sont des exemples) et la conséquence médiate des effets dynamiques induits des sélections successives ;
 - *une plus grande capacité à rendre compte de types d'évolutions autrefois marginalisés* puisqu'elle permet d'intégrer le phénomène d'hybridation en tant que modalité normale de l'évolution, en l'expliquant comme le résultat de la transmission (la *réplication*) à travers la sélection des variantes (les *répliqueurs altérés*) présentes dans le pool des linguèmes. Par voie de conséquence des pans entiers de « résultats » concernant l'évolution des langues, antérieurement jugés aberrants, trouvent une place comme objets potentiels de recherche ou tout simplement, leur place 'normale' comme phénomènes. C'est le cas des évolutions linguistiques non-linéaires et de la stabilisation de langues mixtes, de la conséquence des contacts interlinguistiques, des faits d'alternance codique, du développement d'aires de convergence linguistique, etc. Autant de matérialités qui deviennent ainsi des objets 'ordinaires' pour des descriptions empiriques possibles. Et qui « s'expliquent ».

Corrélativement, c'est cette extension de l'explication qui conduit à repenser la question de l'origine des langues selon une autre modalité d'existence, et qui relativise son intérêt.
- *Elle tend à acquérir une valeur 'paradigmatique'* : En effet elle contribue à :
 - la généralisation de schémas explicatifs communs sur la question des « origines », qu'il s'agisse du langage ou des langues,
 - situer ces dynamiques dans le concert de tout ce qui – aujourd'hui – tend à « s'expliquer » par le processus de la 'sélection'.
- *Elle présuppose une analyse des phénomènes en rapport avec leur adéquation*, ainsi, même si cela ne résulte que d'un procès métaphorique, un questionnement (dont le niveau de pertinence est à définir) est entrouvert : il concerne le transfert plus ou moins direct de notions du biologique au linguistique :
 - Dans le domaine du 'linguistique', qu'est-ce qui doit (peut) être interprété comme un 'répliqueur' ? Les variantes linguistiques sont-elles bien modélisées par ce que les biologistes ont nommé des '*allèles*' ? Les

interacteurs sont ils bien les 'locuteurs' ... et quel est donc le statut qu'il faut reconnaître à ces 'locuteurs' ? Etc.

- La langue en tant que *population* ? La langue en tant qu'*espèce* ? Est-ce si clair ? Etc.
 - Y a-t-il lieu de supposer une modalité lamarckienne de l'évolution linguistique ou finalement, y a-t-il lieu de s'en passer en développant une perspective darwinienne plus globale qui intègre les effets du contexte ? Etc.
- Elle contribue à débloquent une réflexion sur la nature des langues et du langage qui toutefois, était déjà bien engagée dans d'autres domaines tels que la linguistique de la variation et la linguistique du contact. Ainsi plusieurs questionnements « fondamentaux » peuvent désormais non seulement se croiser, mais éventuellement, s'épauler. Les deux suivants sont patents et font figure d'emblème :
- *La systématique* : est-il vrai que la langue fait système de façon aussi simple qu'on l'assume ? Le système est-il un donné initial, un primat ? ou bien la résultante émergente d'un état de fait ? Dans la perspective évolutionniste, on penserait peut-être aux plumes des oiseaux ou aux multiples organes qui contribuent à l'actualisation de la parole. A-t-on besoin – par exemple – de faire intervenir des concepts comme celui de '*exaptation*' pour rendre compte de refunctionalisations ? Les travaux entrepris sur les langues mixtes et beaucoup de langues émergentes dans des situations et contextes impliquant le contact et le mélange, l'importance des plurilinguismes et pratiques multi-codes, contribuent à fonder empiriquement cette question.
 - *L'homogénéité* : doit on admettre que dans sa représentation 'normale' la langue doit être caractérisée par l'homogénéité et la stabilité de ses structures, doit on considérer que la variation et l'écart est un phénomène qui doit s'expliquer marginalement, ou bien au contraire, doit-on considérer que la langue est définie par sa capacité à retenir / intégrer la variation et à manifester une hétérogénéité constitutive dans ses formes et dans leurs actualisations ? Des descriptions empiriques suggèrent que cette question mérite bien d'être posée.

Synthèse.

Il y a quelques constats importants à faire. Avec cette approche particulière du changement linguistique, nous savons que nous ne sommes pas directement dans la perspective d'une recherche de l'origine des langues. Toutefois, à travers le filtre évolutionniste ici utilisé, la question de l'origine, tout en n'étant pas hypostasiée comme dans quelques approches quasi-militantes actuelles, n'est plus exclue comme au siècle avant-dernier : elle est transformée et « incorporée » à une problématique générale de l'émergence. Le modèle évolutionniste l'intègre, ne lui refuse pas sa pertinence et « autorise » la production d'énoncés sur ce sujet, et cela dans le même temps où – en raison des caractéristiques même de ce modèle post-darwinien – il lui fait perdre une partie importante de son intérêt en tant que questionnement événementiel d'ordre para-historique *a priori* guidé par la recherche d'une causalité linéaire concernant des entités globales. Questionnement '*typé*' qui n'a pas sa pertinence ici.

On notera alors, comme je l'ai précédemment suggéré, que ce même 'paradigme' qui aura conduit les chercheurs intéressés à l'origine du langage à produire des conjectures originales est celui qui est susceptible d'amener les chercheurs intéressés à l'origine concrète des langues, à dissoudre leurs propres prétentions conjecturales de départ. Corrélativement, ce sont d'autres propositions conjecturales sur les modalités d'émergence de la faculté de

langage peut-être dès Homo Habilis qui sont retenues pour conjecturer à l'échelle de Homo Sapiens et développer des hypothèses de vraisemblance sur la polygenèse ou la monogenèse des langues.

Disons qu'il y aurait peut-être là un saut qualitatif de même nature que celui qui distingue l'hagiographie historique de l'historiographie d'archive.

3. *Limite(s) : métaphore et heuristique.*

Arrivé à ce point, il n'y a certainement pas lieu de conclure parce que, tout d'abord, j'ai bien conscience d'être resté très loin d'un état de la question de ce qu'il en est aujourd'hui des travaux sur le thème de l'origine en me limitant à ne considérer que deux exemples d'approches de ce qui se fait (et dont l'une seulement se donne ce thème pour 'objet de recherche'). Ce sera donc sur un autre registre que je terminerai en soulignant quelques caractéristiques générales de nos saisies dès lors que, percevant des zones d'ombre et insatisfaits de l'état des connaissances et des explications fournies pour rendre compte des phénomènes, nous tentons de renouveler nos questionnements. Cela me fait dériver vers la question des métaphores. Dans le domaine du 'linguistique', bien que l'approche évolutionniste soit incommensurable à la perspective essentialiste, nous restons toujours dans un espace d'explication métaphorique et nos représentations subissent généralement la contrainte des modèles du moment.

Qu'il s'agisse de l'imaginaire anthropomorphique ou de l'évolutionnisme néo-darwinien, ce sont probablement davantage des images¹⁰ que des concepts qui sont articulés au sein d'un espace dont nous (re)construisons toujours la cohérence. Il importe donc d'être vigilant dès lors que nous avons affaire à des notions dont la référence ou la signification surcharge leur définition. C'est pourquoi il importe de réfléchir sur les modèles et sur les contraintes éventuellement non explicites qu'ils introduisent. C'est pourquoi encore un retour continu et critique sur nos approches et nos tentatives de dépassement reste une activité aussi utile que ces tentatives de dépassement elles mêmes.

A côté de la recherche d'une homéostasie (cf. *l'horizon du « tous les chercheurs s'accordent à dire X »*), d'une cohérence interne (cf. *la 'rationalisation' dans l'univers clos au sens de Morin*) et d'une cohérence externe (cf. *l'horizon du 'paradigme' et de l'épistèmè, la 'rationalité' dans un espace dialogique au sens de Morin*), le questionnement qui recherche l'éventuel effet de masquage introduit par un transfert de modèle sur l'objet de son application a aussi sa valeur heuristique !

Ainsi, en ce qui concerne le 'linguistique', à côté de la perspective essentialiste (cf. *l'homogénéité est une « construction », certes, mais c'est aussi une « ressource »*), à côté de la perspective évolutionniste (cf. *l'hétérogénéité est une « donnée élémentaire », certes, mais c'est aussi une « ressource »*), peut-être que la prise en considération de certaines propriétés dynamiques qui lient les langues à ceux qui les actualisent permettrait d'aller plus loin dans la compréhension des phénomènes¹¹. Par exemple, des propriétés telles que :

- *l'historicité de ce qui se passe* et qui intervient dans la construction continue du sens et la sémiotisation des formes,
- *la variation* comme condition nécessaire du 'linguistique' afin de « faire sens », d'ouvrir au signe et de satisfaire au procès continu de l'interprétation.

Nous avons peut-être là les conditions d'une saisie plus 'linguistique' de l'évolution des langues qui lierait acteurs, agents et renouvellement des formes. Qui intégrerait de fait toute la

¹⁰ Je précise que le développement métaphorique concerne aussi bien les termes que les notions et que les domaines.

¹¹ De fait, je pense que toute avancée dans la compréhension des phénomènes est susceptible d'apporter quelque chose à la compréhension de leur émergence.

réflexivité propre aux acteurs/agents humains dans ce procès où, à la fois, ils perçoivent et reçoivent les données de leur(s) langue(s), et où ils les re-élaborent continûment. Ce qui, bien évidemment, n'exclut aucune initiative de modélisation.

Pour finir, je reprends une réflexion qui n'est déjà plus guère « d'aujourd'hui » : Relatant l'importance de l'image de « l'éponge » au 18^e siècle pour « expliquer » de nombreux phénomènes physiques « d'extension », on se souviendra que Bachelard citant Réaumur, notait « *toute sa pensée est instruite sur cette image, elle ne peut sortir de son intuition première. Quand il veut effacer l'image, la fonction de l'image subsiste. [...] Il veut bien, en fin de compte, sacrifier l'éponge, mais il veut garder la spongiocité. Voilà la preuve d'un mouvement purement et simplement linguistique qui, en associant, à un mot concret, un mot abstrait, croit avoir fait avancer la pensée. Une doctrine de l'abstraction cohérente a besoin d'un plus grand détachement des images primitives* » (1947 : 75).

La question posée – la même chaque fois que l'on envisage d'exporter un modèle – est de savoir qu'est ce qu'on modélise exactement, et quelle est la nature du lien entre les propriétés du modèle (qui modélise nécessairement !) et celles des objets auxquels on l'applique :

- Le modèle masque-t-il ou éclaire-t-il la structure de l'objet ?
- Transforme-t-il – vraiment – la perspective ?
- Qu'introduit la transformation, la notion transférée, par rapport à « l'acquis » antérieur, etc. Voire, quelle est à son tour la 'priméité' de l'image évolutionniste ?

Les métaphores dont il s'agit (car il ne s'agit pas d'autre chose) ont-elles un intérêt heuristique ou à l'inverse, contribuent-elles à oblitérer le processus de connaissance ?

Il ne s'agit donc pas seulement de trouver / imaginer / s'affilier à une modélisation qui traduise certaines régularités apparentes du phénomène car, ce qui est en jeu, c'est aussi d'évaluer dans quelle mesure cette traduction peut rendre compte de propriétés de l'objet modélisé. Propriétés dont, sur un plan théorique, l'on a préalablement reconnu / posé / envisagé la pertinence en raison de quelques principes *a priori*, certes, mais aussi en raison d'une adéquation – au moins momentanée – à rendre compte d'une classe particulière de phénomènes empiriques.

Il s'agit aussi d'évaluer ce que représentent ces régularités apparentes et de quelle manière le modèle contribue à leur donner sens. Bref, il importe que ce que l'on appréhende soit conceptuellement maîtrisé dans sa cohérence initiale (ainsi mise à l'épreuve) et dans la caractérisation de ses fonctionnalités pertinentes ; que les fonctions et relations qui le définissent et que l'on juge utile d'étudier soient explicitées / traduites par le modèle et soient bien celles qu'il est à même de magnifier. On en revient à la question de la métaphore dont il importe d'apprécier les propriétés dans ces circonstances.

Réfléchissant sur les processus d'élaboration conceptuelle, tout particulièrement dans le domaine du changement linguistique auquel il s'est, Lass (1997 : 42) a observé que « *parmi les mécanismes constructivistes importants dont dispose l'historien [des langues] il y a la création de métaphores : les images métaphoriques peuvent définir et créer de nouvelles espèces naturelles ou conceptuelles, qui deviennent alors des objets légitimes d'exploration, et enrichissent l'univers de la discipline* »¹². En un certain sens c'est évident.

¹² Among the important constructivist devices available to the historian is the creation of metaphors ; metaphorical images can define and create new natural or conceptual kinds, which then become legitimate object of exploration, and enrich the discipline's universe.

Ce à quoi Bachelard aurait peut-être répondu : « *Une science qui accepte les images est, plus que toute autre, victime des métaphores. Ainsi l'esprit scientifique doit-il sans cesse lutter contre les images, contre les analogies, contre les métaphores* » (1947 : 38) et encore « *Le danger des métaphores immédiates pour la formation de l'esprit scientifique, c'est qu'elles ne sont pas toujours des images qui passent ; elles poussent à une pensée autonome ; elles tendent à se compléter, à s'achever dans le règne de l'image* » (1947 : 81).

Le débat n'est pas clos.

Références.

- Bachelard, G., 1947, *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : Vrin.
- Croft, W., 2000, *Explaining Language Change*, Harlow, Longman Linguistics Library.
- Dawkins, R., [1976], (1990), 2003, *Le gène égoïste*, Paris, Odile Jacob.
- Enfield, N.J., 2003, *Linguistic Epidemiology : Semantics and Grammar of Language Contact in Mainland Southern Asia*. London, Routledge Curzon.
- Hull, D. L., 1988, *Science as a process. An Evolutionary Account of the Social and Conceptual Development of Science*, Chicago and London, The Univ. of Chicago Press.
- Lass, R., 1997, *Historical linguistics and language change*, Cambridge, Cambridge Univ. Press.
- Morin, E. 1991, *La méthode (4): Les idées. Leur habitation, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Paris, Editions du Seuil.
- Morin, E. & Le Moigne, J-L, 1999, *L'intelligence de la complexité*
- Mufwene, S., 2001, *The Ecology of Language Evolution*, Cambridge, Cambridge Univ. Press.
- Nicolai, R., 2000 *La Traversée de l'empirique : essai d'épistémologie sur la construction des représentations de l'évolution des langues*, Paris, Ophrys.
- 2003, *La force des choses ou l'épreuve nilo-saharienne : questions sur les reconstructions archéologiques et l'évolution des langues*, 596 p., Köppe, Köln.
- 2006, *Origine du langage et origine des langues : réflexions sur la permanence et le renouvellement d'un questionnement des Lumières*, *Marges linguistiques 11*.
- Sperber, D., 1996, *La contagion des idées*, Odile Jacob, Paris.
- 1997, *Individualisme méthodologique et cognitivisme*, in R. Boudon, F. Chazel & A. Bouvier (eds.) *Cognition et sciences sociales*, Paris, PUF, pp. 123-136.